

**Mesrine : L'Instinct de mort / L'Ennemi public N° 1**  
**L'homme aux mille images**

*Mesrine : L'Instinct de mort* — France / Québec / Italie 2008,  
113 minutes

*Mesrine : L'Ennemi public numéro 1* — France / Italie 2008,  
133 minutes

Patricia Robin

---

Numéro 269, novembre–décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63547ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Robin, P. (2010). Compte rendu de [Mesrine : L'Instinct de mort / L'Ennemi public N° 1 : L'homme aux mille images / *Mesrine : L'Instinct de mort* — France / Québec / Italie 2008, 113 minutes / *Mesrine : L'Ennemi public numéro 1* — France / Italie 2008, 133 minutes]. *Séquences*, (269), 44–45.

---

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2010

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

## Mesrine

### L'Instinct de mort / L'Ennemi public N° 1

#### L'homme aux mille images

Allez savoir pourquoi, les bandits et les gangsters alimentent l'imaginaire collectif et fascinent les gens. Les Bonnie and Clyde, John Dillinger et Jacques Mesrine de ce monde sont nés de la couverture médiatique qui leur a été réservée selon les époques. On leur voue un culte indu et une admiration inconvenante. Comment peut-on ériger des meurtriers notoires, des malfrats à la petite semaine au rang de vedette ? Peut-être parce qu'ils s'y sont élevés eux-mêmes par leurs frasques et leur besoin maladif d'être reconnus. On leur attribue souvent un problème familial, une condition sociale misérable ou un concours de circonstances malheureux pour justifier leur mauvais penchant.

PATRICIA ROBIN

Le film de Jean-François Richet, inspiré de la biographie de Jacques Mesrine, *Instinct de mort*, et scénarisé par Abdel Raouf Dafri, fait état de toutes ces composantes du personnage sans appuyer, souligner ou légitimer. Il ne fait qu'établir les faits avec efficacité et méthode, et ce, en deux volets distincts : **L'Instinct de mort** et **L'Ennemi public N° 1**.



PHOTO : Mesrine : L'instinct de Mort | Phase-Québec

Dans le premier, on assiste à la création du célèbre bandit : un événement déterminant pendant son service militaire en Algérie, tuant l'innocence du jeune freluquet; un rapport conflictuel au père, un dentellier, rappelant celui vécu par Jim Stark (James Dean) dans *Rebel Without a Cause* (1955) de Nicholas Ray, de mauvaises fréquentations à sa démobilisation; l'impossibilité d'entrer dans le moule social de la France des années 60; la rencontre d'un caïd (Gérard Depardieu dans un petit rôle à sa taille) qui devient un substitut paternel; les premiers braquages; Sofia (Eléna Anaya), son premier amour, leur mariage, sa paternité; les casses à répétition; les changements de comportement, la complicité de Jeanne (Cécile de France), son égérie; l'exil au Québec, la rencontre avec Jean-Paul Mercier (Roy Dupuis), un militant felquiste, et leurs délits; la fuite vers l'Amérique et la déportation vers une prison du Québec où l'on tente de le casser et d'où il réussit à s'évader avec Mercier. Dès lors, le Mesrine recherché et dorénavant hors la loi existe; les institutions financières et les riches ne trouvent plus de répit, aucune maison d'arrêt n'est à son épreuve. L'homme est dangereux et ne vit plus que pour sa liberté.

Le deuxième épisode de sa vie, **L'Ennemi public N° 1**, fait surtout état de ses démêlés avec la police et la justice, de son côté fantôme lors des vols de banque, de sa superbe et de son esbroufe en cour, de son ego gonflable que la presse nourrit, mais aussi de sa lucidité quant à l'issue fatale de son existence. Un peu comme Arsène Lupin et son Herlock Sholmes, Mesrine joue au chat et à la souris avec son commissaire Broussard (Olivier Gourmet) en adoptant déguisements et dégainés pour le mystifier et lui donner du fil à retordre.

Jean-François Richet, dont la feuille de route est relativement courte, gagne, avec ces deux opus, la gloire qui lui est due. Sans dénigrer ni encenser le malfaiteur, il en dresse un portrait nuancé, logique et psychologiquement progressif de sorte que Jacques Mesrine apparaît comme le résultat inéluctable de ses expériences, conscient de sa paradoxale destinée. La sobriété avec laquelle il approche le personnage légendaire, la neutralité narrative qu'il utilise, la précision de la mise en scène, l'efficacité du montage, le respect historique, tant au point de vue des événements médiatiques que de l'esthétique des deux décennies couvertes, et même l'humour qui ponctue certains dialogues représentent autant d'éléments qui, conjugués les uns aux autres, contribuent à créer une œuvre mature et marquante.

Sur cette production délicate et difficile, plusieurs se seraient cassés les dents; Richet s'en sort indemne et avec classe. Il faut dire que la performance de Vincent Cassel, dans le rôle-titre, est pour beaucoup dans le succès du projet. L'acteur se métamorphose tant physiquement que psychologiquement pour faire revivre à l'écran ce personnage surdimensionné. Sa verve et sa truculence collent à la peau du larron notoire. Son regard fou comme son sourire amoureux, sa tendresse comme sa violence sont des plus convaincants. Il endosse systématiquement la personnalité de Mesrine et réussit presque à le rendre sympathique par sa bonhomie, sa perspicacité et ses frasques, lui valant d'être appelé *monsieur Jacques* par ses geôliers. À la manière de Robert de Niro interprétant Jake La Motta dans *Raging Bull* (1980) de Martin Scorsese, Cassel a volontairement pris 20 kilos pour incarner un Mesrine bouffi et ventru, impliquant alors une gestuelle et un souffle plus lents au moment de son assassinat, le 2 novembre 1979, en pleine rue de Paris. Les nombreux acteurs qui lui donnent la réplique dans les deux films complètent une distribution impressionnante, mais pas tape-à-l'œil. Coproduction oblige, les comédiens québécois



sont triés sur le volet. Ainsi, Roy Dupuis devient un Jean-Paul Mercier taciturne et convaincant tout autant que Gilbert Sicotte en richissime invalide ou Guy Thauvette en irréductible directeur de centre de correction. À cet effet, le segment tourné au Québec ne représente pas un épisode banal et touristique dans la vie du bandit international: au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, il subit les pires traitements carcéraux qui l'incitent dorénavant à s'évader de toutes les prisons où il séjournera. Du côté français, Depardieu en Guido, le parrain *pédagogue*, part le bal des têtes d'affiche. Alors qu'Olivier Gourmet incarne un commissaire Broussard patient et stratégique, Mathieu Almaric compose un François Besse discipliné et systématique, inquiétant et trouble; Gérard Lanvin, hirsute et doté d'un accent du sud plus ou moins contrôlé, endosse de façon peu convaincante le rôle de Charlie Bauer, un activiste avec lequel Mesrine chemine un certain temps, et Georges Wilson y tient furtivement celui du milliardaire kidnappé.

Pour leur part, les femmes, tels des pivots, font partie de toutes les époques de son existence: Myriam Boyer fait office de mère contrôlante; Florence Thomassin (Sarah) interprète la prostituée au trop grand cœur; Elena Anaya (Sofia) est son premier amour d'Espagne, sa conjointe et la mère de ses enfants abandonnés aux parents impuissants; Cécile de France (Jeanne Schneider) admire le personnage célèbre et provoque leur rencontre pour le suivre au Québec et en Amérique; Ludivine Sagnier (Sylvia), la dernière compagne, restera à ses côtés jusqu'à ce que le piège se referme sur lui.

On ne peut passer sous silence l'excellent travail de reconstitution d'époque de ces deux films. Les décors autant que les costumes, les maquillages, les coiffures et les accessoires témoignent des années 60 et 70 avec brio. Les courses-poursuites et les cascades en voiture rappellent celles d'un Rémi Julienne dans les polars de Lelouch, Lautner, Oury et tant d'autres ayant fait se froisser de la tôle et éclater des pare-brise. Le montage, comme un écrin que l'on ouvre sur l'histoire, commence par la fin

d'un Mesrine méfiant, cerné de toutes parts. Aussi nerveux que la caméra, il guide le spectateur dans les péripéties du gangster avec des ellipses que les diverses transformations physiques facilitent. Le travail de la mise en image surprend par ses cadrages, laissant toute la place à l'interprète principal, par ses mouvements, sa texture, ses colorisations et ses manipulations picturales.

Bien que la poussière du passé soit tombée sur Jacques Mesrine, le temps n'oublie pas ce genre de personnage complexe, provocateur et fantasque tout autant que romantique et lucide. Plusieurs points de vue auraient pu être envisagés pour le remettre au goût du jour, le magnifier, l'affabuler; celui de Jean-François Richet est honnête, courageux, équilibré et l'ensemble est très réussi. Il a su rendre justice à celui qui a déclaré en entrevue: «La mort n'est rien pour celui qui a su vivre.» Ces deux défis cinématographiques lui font honneur; le premier en film noir, le second en thriller psychologique. Ce genre de réalisation érige une légende autour d'un gangster en cavale et lègue un rôle mémorable, comme un cadeau, à un Vincent Cassel plus grand que jamais.

■ **MESRINE: L'INSTINCT DE MORT** — France / Québec / Italie 2008, 113 minutes — **Réal.**: Jean-François Richet — **Scén.**: Jacques Mesrine, Abdel Raouf Dafri — **Images**: Robert Gantz — **Mont.**: Hervé Schneider — **Son**: Jean Minondo, François Groult, Gérard Hardy, Alexandre Widmer, Loïc Prian — **Mus.**: Marco Beltrami — **Cost.**: Virginie Montel — **Int.**: Vincent Cassel (Mesrine), Gérard Depardieu (Guido), Cécile de France (Jeanne Schneider), Elena Anaya (Sofia), Florence Thomassin (Sarah), Roy Dupuis (Jean-Paul Mercier), Gilles Lellouche (Paul), Michel Duchaussoy (le père) Myriam Boyer (la mère), Gilbert Sicotte (Deslauriers), Guy Thauvette (directeur Prison du Québec) — **Prod.**: Thomas Langmann, Maxime Rémillard, André Rouleau — **Dist.**: Alliance.

■ **MESRINE: L'ENNEMI PUBLIC NUMÉRO 1** — France / Italie 2008, 133 minutes — **Réal.**: Jean-François Richet — **Scén.**: Abdel Raouf Dafri — **Images**: Robert Gantz — **Mont.**: HeBill Pankow — **Son**: Jean Minondo, François Groult, Gérard Hardy, Alexandre Widmer, Loïc Prian — **Mus.**: Eloi Beltrami — **Cost.**: Virginie Montel — **Int.**: Vincent Cassel (Mesrine), Olivier Gourmet (Broussard), Mathieu Almaric (François Besse) Samuel Le Bihan (Michel Ardouin), Ludivine Sagnier (Sylvia), Gérard Lanvin (Charlie Bauer), Michel Duchaussoy (le père), Myriam Boyer (la mère), Georges Wilson (le milliardaire), Anne Consigny (l'avocate), Laure Marsac (la journaliste), Alain Fromager (journaliste du Minute) — **Prod.**: Thomas Langmann — **Dist.**: Alliance.